

place publique, et là, en présence de tout le peuple, il jura, parce qu'il y avait de plus sacré, qu'en revenant de l'assemblée Romulus lui avait apparu plus grand et plus beau qu'il ne l'avait jamais vu et couvert d'armes plus brillantes que le feu ; qu'à cette vue, saisi d'étonnement, il lui avait dit : « Ah ! prince, que t'avons-nous fait, et pourquoi nous as-tu quittés, en nous exposant aux accusations les plus graves et les plus injustes, en laissant toute la ville privée d'un père et plongée dans un deuil inexprimable ? » Que Romulus lui avait répondu : « Les dieux veulent, Proculus, qu'après avoir vécu si longtemps avec les hommes, quoique fils d'un dieu ; qu'après avoir bâti une ville qui surpassera toutes les autres en puissance et en gloire, je retourne au ciel, d'où je suis descendu. Adieu ; va dire aux Romains qu'en pratiquant la tempérance, en exerçant leur courage ils s'élèveront au plus haut point de la puissance humaine. Pour moi, sous le nom de Quirinus, je serai votre dieu tutélaire. » Le caractère de Proculus et le serment qu'il avait fait firent ajouter foi à son témoignage. D'ailleurs, l'assemblée, par une sorte d'inspiration divine, fut saisie d'un tel enthousiasme, que personne ne pensa à le contredire, et que, renonçant à leurs soupçons, ils se mirent tous à invoquer et à adorer Quirinus.



Fig. 4. — Jeune écolier romain portant une bulle pendue à son cou.

NUMA¹

LE CULTE. — LES LOIS.

Il y avait trente-sept ans que Rome était bâtie et que Romulus régnait, lorsque ce prince alla faire un sacrifice hors de la ville, près du marais de la Chèvre. Il était accompagné du sénat et de la plus grande partie du peuple. Tout à coup il se fit dans l'air un changement extraordinaire. Une nuée épaisse et ténébreuse fondit sur la terre avec des tourbillons d'un vent impétueux et des coups de tonnerre si épouvantables, que le peuple, effrayé, prit la fuite et se dispersa. Romulus disparut au milieu de cette tempête, et l'on ne trouva pas même son corps ; ce qui fit naître de violents soupçons contre les sénateurs. Le bruit courut parmi le peuple que las du gouvernement d'un roi, et voulant attirer à eux seuls toute l'autorité, ils s'étaient défaits de Romulus, qui à la vérité depuis quelque temps les traitait d'une manière plus dure et plus despotique. Mais ils assoupirent bientôt ces murmures en décernant à ce prince les honneurs divins, en persuadant au peuple qu'il n'était pas mort, et qu'il avait été appelé à une destinée bien plus heureuse. Proculus même, un des citoyens les plus distingués, jura publiquement qu'il avait vu Romulus monter au ciel avec ses armes, et qu'il l'avait entendu lui ordonner qu'à l'avenir on l'appelât Quirinus².

1. Numa règne de 714 à 670 avant J.-C.

2. Ce paragraphe montre comment Plutarque se répète. Il a résumé ici ce qu'il avait dit à la fin de la vie de Romulus. J'ai autant que possible, dans cette édition classique, supprimé ces redites. (L. H.)

Mais le choix d'un successeur au trône fut bientôt dans la ville une autre source de troubles et de séditions. Les nouveaux citoyens ne s'étaient pas encore bien incorporés avec les anciens ; le peuple était violemment agité, et les patriciens eux-mêmes, divisés de sentiments, se suspectaient les uns les autres. En s'accordant tous sur la nécessité d'avoir un roi, ils étaient partagés et sur celui qu'il fallait élire et sur celle des deux nations où ils le prendraient. Ceux qui, attachés les premiers à Romulus, avaient bâti Rome avec lui trouvaient injuste que les Sabins, qu'ils avaient admis au partage de leur ville et de leur territoire, voulussent dominer sur ceux-ci qui les y avaient appelés. Les Sabins, de leur côté, donnaient des raisons plausibles : ils disaient qu'après la mort de Tatius, leur roi, loin de se soulever contre Romulus, ils l'avaient laissé paisiblement régner seul ; que lorsqu'ils avaient été reçus dans Rome ils n'étaient pas inférieurs aux Romains ; qu'en s'unissant avec eux ils avaient accru considérablement leurs forces, et les avaient élevés à la dignité et à la puissance de cité. Voilà ce qui les divisait. Mais, de peur que la dissension, en suspendant l'exercice de tout pouvoir, n'amenât le désordre et l'anarchie dans la ville, les patriciens, qui étaient au nombre de cent cinquante, convinrent que chacun d'eux porterait à son tour les marques de la dignité royale, ferait aux dieux les sacrifices d'usage, et rendrait la justice six heures du jour et six heures de la nuit. Cette division de temps parut la plus avantageuse pour les deux parties : pour les sénateurs, à cause de l'égalité qu'elle mettait entre eux ; et pour le peuple, qui par ce changement d'autorité, voyant le même homme être dans le même jour et dans la même nuit simple citoyen et roi, n'aurait plus aucun prétexte de jalousie contre les patriciens. Les Romains donnent le nom d'interrègne à cette forme de gouvernement.

Mais, malgré la modération et la popularité avec lesquelles ils exerçaient leur puissance, les interrois se virent bientôt en butte aux soupçons et aux murmures du peuple, qui se plaignit qu'ils changeaient la royauté en oligarchie, et que, résolus à ne pas élire de roi, ils concentraient en eux l'autorité souveraine. Enfin, les deux factions convinrent que l'une d'elles nommerait le roi, et qu'il serait pris dans l'autre. Ce moyen leur parut le plus propre à faire cesser leurs divisions et à inspirer au roi qui serait élu une

affection égale pour les deux partis : il aimerait l'un, parce qu'il lui devrait la couronne, et il serait porté d'inclination pour l'autre parce qu'il serait de sa nation. Les Sabins cédèrent l'élection aux Romains, qui de leur côté aimèrent mieux nommer un Sabin que d'avoir pour roi un Romain que les Sabins auraient élu : après avoir délibéré entre eux, ils nommèrent Numa Pompilius, qui n'était pas de ces Sabins qui vinrent s'établir les premiers à Rome, mais que sa vertu avait rendu si célèbre, qu'on eut à peine entendu son nom, que les Sabins le reçurent avec plus de satisfaction que ceux mêmes qui l'avaient nommé. On déclara ce choix au peuple, et on envoya les principaux de chaque parti en ambassade vers Numa, pour le prier de venir prendre possession de la royauté.

Numa était de Cures, ville capitale des Sabins, d'où les Romains, après leur réunion avec ce peuple, prirent le nom de Quirites. Il était le plus jeune des quatre fils de Pomponius, et jouissait d'une grande réputation. Par une disposition singulière des dieux, il était né le même jour que Rome avait été fondée par Romulus¹. Porté par un heureux naturel à toutes les vertus, il s'y était encore formé par l'instruction, par la patience et par la pratique de la philosophie. Il avait purifié son âme non seulement de toutes les passions honteuses, mais même de celles qui sont estimées chez les barbares, telles que la violence et la cupidité. Il croyait que la véritable force consiste à soumettre ses désirs au joug de la raison. D'après ces principes, il avait banni de sa maison tout luxe et toute magnificence. Il était pour les citoyens et pour les étrangers qui le consultaient un juge et un arbitre incorruptible. Il consacrait son loisir non à rechercher les voluptés ou à amasser des richesses, mais à honorer les dieux, à s'élever par la raison à la connaissance de leur nature et de leur puissance, et par là il s'était acquis tant de réputation et tant de gloire, que Tatius, celui qui régnait à Rome avec Romulus, le choisit pour son gendre et lui donna en mariage sa fille unique Tatia. Cette alliance, loin de lui enfler le cœur, ne le porta pas même à aller vivre auprès de ce prince. Il resta toujours à Cures pour soigner la vieillesse de son père ; et Tatia elle-même préféra la vie obscure et paisible de son mari aux honneurs dont elle

1. Le 21 avril 753 av. J.-C.

aurait pu jouir à Rome dans la maison paternelle; elle mourut après treize ans de mariage.

Alors Numa, abandonnant le séjour de la ville, alla, par goût, habiter la campagne, où il vivait seul, se promenant dans les bois et les prairies consacrés aux dieux, dans les lieux les plus solitaires. Ce fut cet amour de la retraite qui fit courir le bruit que ce n'était ni la mélancolie ni la douleur qui portaient Numa à fuir le commerce des hommes; qu'il avait trouvé une société plus auguste, celle d'une déesse qui l'avait jugé digne de son alliance; que la nymphe Égérie, ayant conçu pour lui une vive passion, lui avait donné sa main, et lui faisait mener la vie la plus heureuse, en éclairant son esprit par la connaissance des choses divines.

Pour moi je ne suis pas éloigné de croire ce que certains auteurs ont dit, que Lycurgue, Numa et plusieurs autres personnages célèbres, ayant à conduire des peuples rustiques, difficiles à manier, et voulant leur faire adopter de grands changements, avaient supposé cette communication avec les dieux, pour le bien même de ceux à qui ils la faisaient croire.

Numa était dans sa quarantième année lorsque les ambassadeurs romains vinrent le prier d'accepter la couronne. Proculus et Vélésus portèrent la parole; ils avaient eu l'un et l'autre de grandes prétentions au trône: Proculus était porté par les Romains, et Vélésus par les Sabins. Leur discours ne fut point long; ils ne doutaient pas que Numa ne regardât comme un grand bonheur la nouvelle qu'ils lui apportaient. Mais ce ne fut pas une chose aisée que de l'y faire consentir; et il fallut même employer la prière pour ébranler un homme qui avait toujours vécu dans la paix et dans le repos, pour lui persuader de prendre le gouvernement d'une ville qui était née et s'était accrue au milieu des armes...

Dès qu'il eut donné son consentement, il fit un sacrifice aux dieux, et partit pour Rome. Le sénat et le peuple, brûlant du désir de le voir, sortirent à sa rencontre. Les femmes le reçurent avec les plus vives acclamations; on fit des sacrifices dans tous les temples; et la ville entière témoigna autant de joie que si elle eût reçu non pas un roi, mais un nouveau royaume. Lorsqu'on fut arrivé à la place publique, Spurius Vettius, qui ce jour-là remplissait les six heures d'interrègne, fit procéder à l'élection. Numa réunit tous les suffrages, et on lui apporta les marques de la dignité royale. Mais avant que de les recevoir il dit qu'il fallait d'abord s'as-

surer du consentement des dieux; et, prenant avec lui des prêtres et des devins, il monta au Capitole, que les Romains appelaient alors la roche Tarpéienne. Là, le premier des augures, lui couvrant le visage d'un voile, le tourna vers le midi; et, se tenant derrière Numa, il lui étendit sa main droite sur la tête, fit une prière, et porta sa vue de tous les côtés, pour observer ce que les dieux feraient connaître par le vol des oiseaux ou par d'autres signes. Pendant ce temps-là un silence profond régnait dans la place, malgré la grande affluence de citoyens qui y étaient réunis. Tous les esprits étaient suspendus dans l'attente de ce qui allait arriver jusqu'à ce qu'enfin il parut des oiseaux de bon augure qui confirmèrent l'élection. Alors Numa prit la robe royale¹, et descendit de la citadelle pour se rendre au milieu du peuple, qui le reçut avec les plus grandes acclamations, et l'appelait l'homme le plus saint et le plus chéri des dieux.

Il avait à peine pris possession du royaume qu'il commença par casser la compagnie des trois cents gardes que Romulus avait toujours auprès de sa personne, et qu'il appelait Célères, c'est-à-dire vites à la course. Numa ne voulait ni paraître se défier de ceux qui se fiaient à lui, ni régner sur des hommes qui n'auraient pas eu pour leur roi une entière confiance. En second lieu, aux deux prêtres de Jupiter et de Mars il en ajouta un troisième pour Romulus, et l'appela flamme Quirinal. Les anciens prêtres avaient déjà le nom de flamines, à cause des bonnets qu'il portaient².

Après avoir terminé ces réformes, qu'il avait faites dans la vue de s'attirer la bienveillance et les bonnes grâces du peuple, il s'occupa, sans perdre un instant, des moyens d'adoucir les mœurs des citoyens, comme on amollit le fer en le trempant. A leurs inclinations dures et guerrières il voulut substituer des affections justes et douces. Rome était alors très agitée: née, pour ainsi dire, de l'audace et de la témérité des hommes les plus hardis et les plus belliqueux, qui s'y étaient rassemblés de toutes parts, nourrie dans des expéditions et dans des guerres continuelles, elle avait consolidé sa puissance par les dangers mêmes, comme les bois



FIG. 5. — Bonnet de flamme.

1. Cette robe était pourpre, avec des bandes blanches; elle se nommait *trabea*.

2. Ces bonnets étaient pointus par le haut, et attachés des deux côtés sous le menton par des agrafes.

qu'on enfonce dans la terre s'affermissent par les coups qu'on leur donne. Numa, sentant combien il était difficile d'adoucir et de porter à la paix ce peuple fier et guerrier, appela la religion à son secours. Des fêtes, des sacrifices et des danses qu'il ordonnait, qu'il conduisait lui-même, et dont il tempérant la gravité par l'attrait du plaisir, lui servirent à apprivoiser, à amollir peu à peu ces courages bouillants qui ne respiraient que la guerre. Quelquefois même il leur présentait de la part des dieux des motifs de frayeur; il leur annonçait des visions étranges, des voix menaçantes qu'il avait entendues; et par là il vint à bout de les soumettre entièrement et de les plier sous l'empire de la religion.

C'est surtout cette sagesse si éclairée qui l'a fait passer pour disciple de Pythagore. En effet, le culte divin et la pratique habituelle des exercices religieux étaient les premières bases du gouvernement de Numa, comme ils l'étaient de la doctrine du philosophe de Samos; ce fut encore, dit-on, dans les mêmes vues que lui qu'il affecta au dehors de l'ostentation et du faste. Pythagore avait apprivoisé un aigle, qu'il faisait venir par le moyen de certaines paroles et qui volait au-dessus de sa tête. Aux jeux olympiques, il montra sa cuisse en pleine assemblée, et la fit paraître d'or. On rapporte de lui beaucoup d'autres choses, qui passaient pour des prodiges et qui ont fait dire à Timon le Phliasien :

Ce Pythagore, adroit et subtil enchanteur,
Cachant sa vanité sous un dehors trompeur,
Par ses graves discours, son séduisant langage,
Des crédules esprits captive le suffrage.

A l'égard de Numa, l'artifice dont il fit usage consistait dans cet amour prétendu d'une déesse ou d'une nymphe des montagnes, dont on a déjà parlé. Il supposa aussi qu'il avait des entretiens fréquents avec les Muses; il attribuait à ces divinités la plupart de ses révélations; et il prescrivit aux Romains des honneurs particuliers pour une d'entre elles, qu'il appelait Tacita ou Silencieuse: ce qui semble avoir eu pour motif de recommander et d'honorer le silence, que Pythagore imposait à ses disciples.

On attribue encore à Numa la fondation du principal collège des prêtres qu'on appelle pontifes; il fut lui-même, dit-on, le premier de ces prêtres. Le souverain pontife préside à tous les sacrifices publics, mais encore il veille à ceux qui se font en particulier; il

prend garde qu'on n'y transgresse les cérémonies prescrites, et il enseigne ce que chacun doit faire pour honorer ou apaiser les dieux.

Il a aussi l'inspection sur les vierges sacrées, qu'on appelle vestales. C'est à Numa qu'on rapporte leur institution¹, ainsi que la consécration du feu sacré qu'elles entretiennent, l'établissement du culte et de toutes les cérémonies qu'elles observent. Ce feu vient-il à s'éteindre par quelque accident, comme la lampe sacrée s'éteignit à Athènes, sous la tyrannie d'Aristion; à Delphes, lorsque le temple fut brûlé par les Mèdes; à Rome, pendant la guerre de Mithridate, et dans la guerre civile, où le temple fut consumé avec l'autel; alors il n'est pas permis de le rallumer avec un feu ordinaire. On s'en procure un tout nouveau, en tirant du soleil une flamme pure et sans aucun mélange.

On emploie à cet effet des vases d'airain concaves, taillés en triangles rectangles, dont toutes les lignes, tirées de la circonférence, aboutissent à un même centre. Ces vases sont exposés au soleil, dont les rayons, réfléchis de tous les points vers ce centre commun, subtilisent l'air et le divisent: ils acquièrent par réflexion la nature et l'activité du feu, et embrasent promptement les matières sèches et légères qu'on leur présente. Selon certains auteurs, l'emploi de ces vierges sacrées se borne à la garde du feu perpétuel; mais quelques-uns assurent que d'autres objets saints, connus d'elles seules, sont encore confiés à leurs soins. Numa, dit-on, ne consacra d'abord que deux vestales et ensuite deux autres. Servius en ajouta encore deux, et elles sont fixées à ce nombre de six. Numa fixa leurs fonctions à une durée de trente années. Les dix premières années, elles apprennent ce qu'elles doivent faire; les dix suivantes, elles pratiquent ce qu'elles ont appris; et les dix dernières, elles instruisent les novices. Ce temps expiré, elles sont libres de se marier et d'embrasser un autre



FIG. 6. — Vestales.

1. Numa ne fut pas le premier qui institua les vestales, puisqu'on a vu que Rhéa Sylvia, mère de Romulus, était une des vestales d'Albe. Mais il paraît que ce fut lui et non pas Romulus, qui bâtit le temple de Vesta.

genre de vie, en quittant le sacerdoce. Mais il en est très peu, à ce qu'on assure, qui profitent de cette liberté ; et celles qui l'ont fait, loin d'avoir eu lieu de s'en applaudir, ont passé dans la tristesse et le repentir le reste de leur vie. Leur exemple a inspiré aux autres une crainte religieuse, et elles ont préféré rester filles.

Il est vrai que Numa leur a accordé de grandes prérogatives ; elles peuvent tester du vivant même de leur père, et, comme les femmes qui ont trois enfants, disposer de tous leurs biens sans l'intervention d'un curateur. Quand elles sortent en public, elles sont précédées de licteurs ; et si elles rencontrent dans les rues un criminel qu'on mène au supplice, il est mis en liberté ; mais il faut que la vestale jure que cette rencontre est fortuite, et n'a pas été ménagée à dessein. Un homme qui passerait sous leur litière quand on les porte serait puni de mort. Mais lorsqu'elles ont fait quelque faute, le grand pontife les frappe avec des verges. Une vestale qui a violé son vœu sacré est enterrée vivante près de la porte Colline. Il y a dans cet endroit, en dedans de la ville, un tertre d'une assez longue étendue. On y prépare un petit caveau, dans lequel on descend par une ouverture pratiquée à la surface du terrain, et où l'on dresse un lit ; on y met une lampe allumée et une petite provision des choses les plus nécessaires à la vie : du pain, de l'eau, un pot de lait et un peu d'huile ; car ils croiraient offenser la religion que de forcer à mourir de faim une personne qu'ils ont consacrée par les cérémonies les plus augustes. Celle qui a été condamnée à ce supplice est mise dans une litière, qu'on ferme exactement et qu'on serre avec des courroies de manière qu'on ne puisse pas même entendre sa voix, et on la porte ainsi à travers la place publique. A l'approche de la litière, tout le monde se range, et la suit d'un air morne et dans un profond silence. Il n'est point de spectacle plus effrayant ni de jour plus lugubre pour Rome. Lorsque la litière est arrivée au lieu du supplice, les licteurs délient les courroies. Avant de terminer cette fatale exécution, le grand pontife fait des prières secrètes et lève les mains au ciel. Il tire ensuite de la litière la coupable, qui est couverte d'un voile, la met sur l'échelle par où l'on descend dans le caveau, et s'en retourne aussitôt avec les autres prêtres. Dès qu'elle est descendue, on retire l'échelle, et l'on referme l'ouverture en y jetant de la terre jusqu'à ce que le terrain soit parfaitement uni.

Une autre fonction des pontifes consiste à prescrire tout ce qu'il

faut observer dans les funérailles. Numa leur avait appris à ne pas se croire souillés par ces cérémonies ; il leur enseigna à honorer d'un culte particulier les dieux des enfers, comme étant ceux qui reçoivent les principales substances dont notre corps est composé ; et surtout la déesse Libitine, qui préside à tout ce qui regarde les morts. Il régla aussi la durée du deuil, suivant l'âge des personnes pour qui on le portait. Il le défendit pour un enfant au-dessous de trois ans ; depuis cet âge jusqu'à celui de dix, il le fixa à autant de mois qu'on aurait vécu d'années. Mais le plus long deuil était de dix mois ; on ne le portait pour personne au delà de ce terme, à quelque âge que l'on fût mort : c'est le temps que les veuves le portent pour leur mari.

Entre plusieurs autres collèges de prêtres établis par Numa, je n'en citerai que deux, celui des saliens et celui des féciaux, parce qu'ils prouvent le plus la piété de ce prince. Les féciaux me paraissent être les mêmes que les conservateurs de la paix chez les Grecs. Leur nom est tiré de leurs fonctions : elles consistent à terminer tous les différends, et à ne permettre de recourir aux armes que lorsqu'on a perdu tout espoir de conciliation ; car les Grecs ne donnent proprement le nom de paix qu'à l'accord que deux partis font entre eux par la voie de la raison, et non par celle de la force. Les féciaux des Romains allaient plusieurs fois eux-mêmes trouver les peuples qui avaient fait quelque offense à la république, et les invitaient à la réparer. S'ils n'en obtenaient pas la réparation, ils prenaient les dieux à témoin, et leur demandaient que si leurs réclamations n'étaient pas justes, ils fissent retomber sur eux et sur leur patrie les imprécations qu'ils allaient prononcer ; après quoi ils faisaient leur déclaration de guerre. Quand les féciaux s'opposaient à une expédition que les Romains voulaient entreprendre, ou seulement s'ils n'y consentaient pas, il n'était permis ni aux soldats ni au roi même de prendre les armes ; il fallait d'abord pour qu'une guerre fût juste que ces prêtres eussent autorisé le prince à la faire ; il pouvait délibérer ensuite sur les moyens d'exécution.

Voici à quelle occasion il institua les prêtres saliens. La huitième année de son règne, une maladie pestilentielle, après avoir ravagé l'Italie, vint fondre sur Rome. Tout le monde était dans la consternation, lorsque tout à coup il tomba du ciel, entre les mains de Numa, un bouclier d'airain ; il s'empressa de débiter sur un tel